

CHAPITRE VII

LIBERTE

« ...*L'aspect d'un être sans liberté empoisonnerait
mes plus grandes joies* ».
Nietzsche, *Humain, trop humain*

Long est le chemin vers la liberté... Pour l'homme primitif, il existait une seule prison - la Nature. Afin de gagner sa liberté envers elle, il s'est allié à d'autres hommes et a créé ainsi sa deuxième prison - la Société. Mais pour survivre dans cette prison il a dû inventer encore son ultime cellule - la Morale. Prison invisible, et donc celle dont l'homme se libère le plus difficilement.

A l'analyse du thème de la liberté, trois niveaux se dessinent. Mais il semble que depuis longtemps l'homme n'associe plus le nom de la liberté à sa liberté vis-à-vis de la nature. S'il neige, l'homme sait être au chaud, sous le grand soleil il se réfugie dans l'air conditionné. Et quand un tremblement de terre ou un autre malheur du même acabit s'abat sur lui, l'homme délègue la responsabilité au hasard et à la fatalité.

C'est entre la liberté sociale et la liberté individuelle que se situe la liberté humaine. La philosophie a beaucoup traité de la liberté sociale sous le nom de la politique. Depuis *La République* de Platon, un des premiers livres qui trace les lois de l'organisation sociale et jusqu'au *Manifeste du parti communiste* qui a inspiré la moitié du globe, les philosophes ont essayé d'arranger théoriquement un monde dans lequel il y aurait moins d'oppression et plus de liberté ; pratiquement, beaucoup d'insurrections et de révolutions ponctuant la vie de l'humanité durant plus de deux mille ans ont visé le même but.

La plus grande illusion de liberté sociale fut le socialisme. Bien avant qu'il échoue, Dostoïevski mettait en garde contre la violence que ce système propose pour monter au pouvoir et puis pour garder ce pouvoir. Contrairement au christianisme, dans la dictature du prolétariat, la violence est exprimée ouvertement et justifiée comme un moyen de libération. Prince Mychkine dit dans *L'Idiot* :

« N'oubliez pas que le socialisme est, lui aussi, un produit du catholicisme et de son essence. Comme son frère, l'athéisme, il est né du désespoir ; il représente une réaction morale contre le catholicisme, il vise à s'approprier l'autorité spirituelle que la religion a perdue, à étancher la soif ardente de l'âme humaine et à chercher le salut, non pas dans le Christ, mais dans la violence ! Ici, comme dans le catholicisme, nous voyons des gens qui veulent assurer la liberté par la violence, l'union par le glaive et par le sang. Défense de croire en Dieu, défense de posséder, défense d'avoir une personnalité, fraternité ou la mort au prix de deux millions de têtes ». I, p. 663.

Un système social à travers lequel les hommes seraient tous libres reste à inventer. Depuis toute petite j'ai été profondément sceptique quant à ce sujet. Et pour cause : mon père, communiste fervent, est passé par le camp de concentration nazi en cherchant la liberté. Ensuite il est allé dans le camp de concentration communiste pour la même raison. Et si maintenant il n'est pas en prison, c'est parce qu'en Albanie toutes les prisons ont été détruites.

Je ne traiterai donc pas de la liberté sociale, du point de vue d'un régime politique. Après mai 68 et la chute du mur de Berlin, de moins en moins d'auteurs s'aventurent dans cette voie. Alors que le troisième niveau de la liberté qui constitue la liberté de l'individu est au centre de la vie intellectuelle d'aujourd'hui. Et c'est dans cette direction que les enseignements de Nietzsche et de Dostoïevski peuvent être d'une grande valeur. Parlons de l'homme lui-même. De sa liberté d'esprit. Un esprit peut être libre même dans une prison. Et il peut être emprisonné dans le plus bel environnement. La liberté de l'homme est en lui-même.

Quête de la liberté

Certes, aucun homme ne peut être indépendant de la société dans laquelle il vit. Biffer d'une seule ligne le problème de la liberté sociale - donc de la politique - ne revient pas à nier l'importance de la société concernant le degré de liberté d'un individu. Ce serait une erreur fondamentale. Mais je m'abstiens simplement de traiter du système social le plus propice à la liberté humaine. Je n'analyserai ni le système d'élite aristocratique que propose Nietzsche ni le christianisme du cœur que suggère Dostoïevski. Et bien que chaque être humain appartienne à un peuple, à une époque, à une couche sociale, il n'en reste pas l'esclave. Il est possible de se libérer de toutes ces chaînes que la plupart des mortels accepte d'une façon passive : Nietzsche est un parfait exemple. La lutte contre son temps prend pour Nietzsche l'apparence de la lutte contre soi-même, mais en réalité il s'agit d'une lutte contre ce qui l'empêche d'être libre :

« Si tout grand homme doit avant tout être considéré comme l'enfant authentique de son temps et souffre certainement de toutes ses infirmités d'une façon plus intense et plus sensible que tous les hommes moindres, la lutte d'un pareil grand homme contre son temps n'est en apparence qu'une lutte insensée et destructive contre lui-même. En apparence seulement, car en combattant son temps il combat ce qui l'empêche d'être grand, c'est-à-dire libre et complètement lui-même ». CI, I, p. 306.

Sous tant de régimes totalitaires ont jailli de grands penseurs libres. Bertolt Brecht est sorti de l'Allemagne nazie, Ismaïl Kadaré de l'Albanie fermée. Qu'est-ce qui détermine en l'homme sa capacité de penser librement ?

Selon Nietzsche, il existe deux éléments. Le premier, c'est l'essence, ce qui est donné à l'homme à sa naissance, à travers ce dont il a hérité et ce qui lui est propre en tant qu'individu unique au monde. Mais contrairement à l'opinion commune, Nietzsche ne pense pas que cette essence est cachée au fond de l'être. Non, cette essence il faut l'acquérir. Elle se trouve à une grande hauteur au-dessus de l'homme,

car il est difficile de devenir celui que l'on est. Et ce pas de géant peut être effectué grâce à l'éducation. Selon Deleuze, l'objet sélectif de la culture est de former un homme capable de promettre, donc de disposer de l'avenir, un homme libre et puissant ²¹⁷. C'est en touchant sa propre essence que l'homme devient libre. La liberté n'est pas hors de lui, elle est en lui, mais il faut la conquérir, déclare Nietzsche dans *Considérations inactuelles* :

« Car ton essence véritable n'est pas profondément cachée au fond de toi-même. Elle est placée au-dessus de toi à une hauteur incommensurable, ou du moins au-dessus de ce que tu considères généralement comme ton moi. Tes vrais éducateurs, tes vrais formateurs te révèlent ce qui est la véritable essence, le véritable noyau de ton être, quelque chose qui ne peut s'obtenir ni par éducation, ni par discipline, quelque chose qui est, en tout cas, d'un accès difficile, enchaîné et paralysé. Tes éducateurs ne sauraient être autre chose pour toi que tes libérateurs ». CI, I, p. 290.

Et la liberté peut être conçue comme la forme suprême sans laquelle l'idée de sujet ne peut être pensée : non une de ses caractéristiques parmi d'autres, mais celle par laquelle l'essence d'un sujet comme tel est pleinement affirmée, ce par quoi un sujet se définit comme sujet ²¹⁸, note Quiniou.

Mais la route vers la vraie liberté de l'esprit est encore longue. La liberté mène à des essais qui ne sont pas toujours réjouissants, qui peuvent parfois aboutir à l'isolement et à la maladie. C'est une des conditions de la connaissance, et l'esprit libre veut connaître. Loin de se protéger au moyen des préjugés, il reste ouvert à toutes les façons de penser, qui peuvent être parfois contradictoires. Mais c'est le lot de celui qui veut apprendre à penser par lui-même. Il faut encore écarter le danger de se perdre jusqu'à ce que l'esprit puisse s'offrir le luxe de vivre à titre d'expérience, sûr de lui-même, de sa profondeur, de sa maîtrise, de sa richesse, de sa liberté. Dans *Humain trop humain*, Nietzsche trace le chemin du développement de l'esprit libre :

²¹⁷ Deleuze, (G.), *Nietzsche et la philosophie*, Paris, PUF, 1973, p. 151.

²¹⁸ Quiniou, (Y.), *Nietzsche ou l'impossible immoraliste*, Paris, Editions Kimé, 1993, p. 59.

« De cet isolement maladif, du désert de ces années d'essais, la route est encore longue jusqu'à cette immense sécurité et santé débordante qui ne peut se passer de la maladie même, comme moyen et hameçon de connaissance, jusqu'à cette liberté mûrie de l'esprit, qui est aussi domination sur soi-même et discipline du cœur, et qui permet l'accès à des façons de penser multiples et opposées - jusqu'à cet état intérieur, saturé et blasé de l'excès des richesses, qui exclut le danger que l'esprit se perde, pour ainsi dire, lui-même dans ses propres voies, et s'amourache quelque part, et reste assis dans quelque coin ; jusqu'à cette abondance de forces plastiques, médiatrices, éducatrices et reconstituantes, qui est justement le signe de la grande santé, cette surabondance qui donne à l'esprit libre le dangereux privilège de pouvoir vivre à titre d'expérience et s'offrir aux aventures : le privilège de maîtrise de l'esprit libre ! » HTH, I, p. 436.

Selon Nietzsche, la liberté n'est pas un point fixe : l'être qui est parvenu à la liberté est un éternel voyageur, car la liberté ne peut être conçue que comme un état de mouvement, de route infinie vers l'infini, le but ultime n'existant pas :

« Celui qui est parvenu, dans une certaine mesure, à la liberté de la raison n'a pas le droit de se sentir sur terre autrement qu'en voyageur ; - non pas cependant pour un voyage vers un but dernier ; car il n'y en a pas ». HTH, I, p. 692.

Pour Nietzsche, note Paul Valadier, la liberté est donc si peu une faculté dont on jouirait ou un état établi et garanti par les lois, qu'elle doit être l'objet d'un combat et d'une conquête jamais assurés²¹⁹. La pensée de Nietzsche coïncide avec celle de Goethe, pour lequel le grand philosophe allemand garda une vive sympathie jusqu'à ses dernières heures de lucidité. Faust déclama : *« Celui-là seul mérite la liberté et la vie qui chaque jour doit les conquérir »*²²⁰. Les conquérir et les défendre. Mais contre qui ? Le plus grand ennemi de la liberté est la morale.

²¹⁹ Valadier, (P.), *Cruauté et noblesse du droit*, Paris, Editions Michalon, 1998, p. 43.

²²⁰ Goethe, (W.), *Faust*, II, Paris, Edition Montaigne, 1932, p. 241.

Liberté et moralité

Une fois établie, la morale, cet ensemble de lois qui permet à l'homme de vivre avec d'autres, devient son principal adversaire. La morale, c'est l'usage avéré des mœurs, c'est l'obéissance aux lois existantes sans se poser de questions, c'est le respect de ce qui existe indépendamment de la logique de l'individu ; une manière de garder intacte la société existante pour qu'elle continue à fonctionner et assurer son éternité. Mais la liberté s'attaque à la morale, car elle veut que l'être décide de par lui-même pour lui-même et non à travers des usages établis par d'autres. Nietzsche est un penseur qui a traité de la question de la morale avec une franchise sans pareille, en remettant toute la structure judéo-chrétienne en cause. Il faut enlever les préjugés pour l'affronter, afin de pouvoir profiter de cette liberté offerte. C'est pourquoi Montinari souligne qu'il vaut mieux pour celui qui n'est pas en mesure de respirer plus librement au contact de Nietzsche, qu'il ne le lise pas ²²¹. L'homme libre est immoral, résume Nietzsche dans *Aurore* :

« ...La moralité n'est pas autre chose (donc, avant tout, pas plus) que l'obéissance aux mœurs, c'est la façon traditionnelle d'agir et d'évaluer. Là où la tradition ne commande pas, il n'y a pas de moralité ; et moins l'existence est déterminée par la tradition, moins est grand le cercle de la moralité. L'homme libre est immoral, puisque, en toutes choses, il veut dépendre de lui-même et non d'un usage établi, d'une tradition : dans tous les états primitifs de l'humanité 'mal' est synonyme 'd'individuel', 'libre', 'arbitraire', 'inaccoutumé', 'imprévu', 'imprévisible' ». A, I, p. 975.

La philosophie de Nietzsche tourne certainement autour du problème de la révolte. Exactement, elle commence par être une révolte ²²². Que « *mal* » soit synonyme « *d'individuel* » ressort encore dans d'autres œuvres de Nietzsche, ainsi que dans ce fragment pris de *Considérations inactuelles*, dans lequel l'auteur oppose la passion

²²¹ Montinari, (M.), « *La volonté de puissance* » *N'EXISTE PAS*, Paris, Editions de l'Eclat, 1996, p. 107.

²²² Camus, (A.), *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 91.

au stoïcisme et à l'hypocrisie, la vraie honnêteté à la moralité ; on ne peut devenir libre que par soi-même, note Nietzsche :

« Ou bien, de quelle manière notre oreille est-elle frappée par des propositions comme celles-ci : que la passion vaut mieux que le stoïcisme et l'hypocrisie ; qu'être honnête, même dans le mal, vaut mieux que se perdre soi-même au nom de la moralité ; que l'homme libre peut aussi bien être bon que méchant mais que l'homme non affranchi est une honte de la nature et n'a de part ni à une consolation céleste ni à une consolation terrestre ; enfin, que celui qui veut être libre doit le devenir par lui-même, et que la liberté n'est pour personne un don miraculeux tombant sans effort de la main des dieux ». CI, I, p. 414.

Nietzsche veut rendre les hommes plus libres, plus conscients, plus joyeux. Les faire plus hommes et moins esclaves. Les délivrer de leurs idoles pour les rendre à eux-mêmes. Les débarrasser de la fausse morale et des préjugés sociaux ²²³, dit avec raison De Pourtalès. Car pour Nietzsche, de même que le chemin de la liberté, le bonheur aussi est individuel :

« A l'individu, dans la mesure où il cherche son bonheur, il ne faut donner aucun précepte sur le chemin qui mène au bonheur : car le bonheur individuel jaillit selon ses lois propres, inconnues de tous, il ne peut être qu'entravé et arrêté par des préceptes qui viennent du dehors ». A, I, p. 1030.

La pensée libre veut qu'il n'y ait même pas de convictions, que tout soit possible, dans toutes les directions. Nietzsche écrit dans *Aurore* :

« Les convictions sont des prisons. Elles ne voient pas assez loin, elles ne voient pas au-dessous d'elles : mais pour pouvoir parler de valeur et de non-valeur, il faut avoir cinq cent convictions au-dessous de soi, - derrière soi. Un esprit qui veut quelque chose de grand, qui veut aussi les moyens pour y parvenir, est nécessairement

²²³ De Pourtalès, (G.), *Nietzsche en Italie*, Lausanne, L'Age d'homme, 1992, p. 26.

un sceptique. L'indépendance, la liberté vis-à-vis de toute espèce de convictions, le fait de savoir regarder librement font partie de la force... ». A, II, 1090.

Nous sommes dépendants lorsque les conditions de l'environnement biologique, géophysique, politique font obstacle aux actions qu'on voudrait accomplir. Nous devenons relativement libres lorsque nous pouvons orienter notre destinée à notre guise, choisir le terrain d'action, les chemins, les moyens, faire nos propres expériences et nos propres erreurs. Mais combien restent esclaves, se demande Pierre Lance, par le fait qu'ils n'imaginent pas qu'ils puissent être libres et ne songent même pas à dire le simple non qui les libérerait ²²⁴ ?

La liberté et le sentiment de vivre sont pour Nietzsche une unité inséparable. Vivre vraiment, c'est faire ses propres expériences, commettre ses propres erreurs, dans le domaine de son choix : passion, devoir, connaissance, fantaisie. La liberté est, d'un certain point de vue, la force de l'homme. Mais en fait notre liberté est exactement proportionnée à notre force :

« ... Chacun se tient pour le plus libre là où son sentiment de vivre est le plus fort, partant, comme j'ai dit, tantôt dans la passion, tantôt dans le devoir, tantôt dans la connaissance, tantôt dans la fantaisie. Ce par quoi l'individu est fort, ce dans quoi il se sent animé de la vie, il croit involontairement que cela doit être aussi l'élément de sa liberté : il associe la dépendance et la torpeur, l'indépendance et le sentiment de vivre comme des couples inséparables ». HTH, I, p. 833.

Comment déterminer l'homme libre ? Cet homme libre et souverain, Nietzsche n'a pas voulu le définir. Il pensait avec raison qu'on ne peut définir ce qui est libre ²²⁵. Mais Nietzsche se pose une question fondamentale concernant la liberté. Peut-être que l'homme ne peut être libre, et ce qu'il appelle « *la liberté* » n'est qu'une adaptation aux menottes de la vie. Problème crucial qui ressort dans *Humain, trop humain* :

²²⁴ Lance, (P.), *Au-delà de Nietzsche*, Paris, L'Ere nouvelle, 1992, p. 100

²²⁵ Bataille, (G.), *Sur Nietzsche*, Paris, Gallimard, 1954, p. 253.

« Mais quoi ? Si c'était le contraire qui fût vrai : qu'il vécût tou - jours dans une multiple dépendance, mais qu'il se tint pour libre là où, par une longue accoutumance, il ne sent plus la pression des chaînes ? Seules les chaînes nouvelles le font souffrir encore ». HTH, I, p. 833.

La liberté est en opposition avec toute organisation ; l'homme n'a pas la liberté de vouloir aussi longtemps qu'il sera organisé, dit Nietzsche :

« ...La croyance à la liberté du vouloir est une erreur originelle de tout être organisé ». HTH, I, p. 453.

Mais toute vérité a pour Nietzsche deux faces. La liberté ne rime pas du tout avec le laisser-aller. L'esprit libre aime ce qui est nécessaire. La pensée profonde de Nietzsche est que la nécessité des phénomènes, si elle est absolue, n'implique aucune sorte de contrainte²²⁶. La liberté est le résultat des combats incommensurables, conditionnés par des lois arbitraires. La liberté est quelque part la connaissance minutieuse de ce qui est nécessaire, le produit de l'agencement et du façonnement le plus strict combinés avec l'inspiration ; c'est pour Nietzsche la seule union afin d'obtenir un fruit magique, emprunt de la pensée libre :

« En fait, si étrange que cela paraisse, tout ce qu'il y a eu sur terre de liberté, de subtilité, d'audace, de danse et de magistrale assurance, que ce soit dans la pensée, dans l'art de gouverner, de parler et de persuader, dans les arts ou les mœurs, ne s'est développé que grâce à la tyrannie de ces 'lois arbitraires' ; et très sérieusement, selon toute apparence, c'est là que se trouvent la 'nature' et le 'naturel' et non pas dans le 'laisser-aller'. Tout artiste sait par exemple combien son état le plus 'naturel' est loin du laisser-aller, quand, en pleine liberté, aux heures d'inspiration, il ordonne, dispose, agence et façonne - avec quelle minutieuse sévérité il obéit alors aux mille lois rebelles à toute définition... ». PDBM, II, p. 633.

²²⁶ Camus, (A.), *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 96.

La création, elle, suppose ce que ni le chameau, avec son échine, ni le lion, avec la puissance de ses griffes ne possèdent : une liberté d'agir sans autre souci que le plaisir du jeu ²²⁷. Il ne suffit pas de connaître les lois nécessaires à la création, ce que l'esprit chameau a fait en portant les poids les plus lourds - les pensées des autres ; il ne suffit pas de tout rejeter, ce que l'esprit lion a réalisé dans le désert. Il faut encore trouver la liberté de la création, ayant connu ses lois et ayant banni ce qui revient aux autres. Notre société est incapable d'offrir un tel luxe nécessaire aux créateurs. Parce qu'elle refuse à trop d'hommes la liberté créatrice, la société compressive se prive elle-même de la puissance que les créateurs lui donneraient ²²⁸.

Un des moyens que propose Nietzsche pour devenir libre, c'est de fuir le superflu qui crée la dépendance des autres pour se tenir à l'indispensable, dans l'espoir de le combler par soi-même :

« Satisfaire soi-même autant que possible ses besoins les plus impérieux, fût-ce même d'une façon imparfaite, c'est la façon pour arriver à la liberté de l'esprit et de la personne. Satisfaire, à l'aide des autres, et aussi parfaitement que possible, beaucoup de besoins superflus - cela finit par vous mettre dans un état de dépendance ». HTH, I, p. 946.

Le remords et le regret constituent également des états de dépendance. L'homme libre en est dispensé, car il agit selon ses propres principes, en toute liberté, en ayant pesé le pour et le contre et en ayant mesuré les conséquences de ses actes, prêt à les assumer. Seul celui qui ne peut pas s'assumer souffre du repentir et du remords, l'homme esclave par excellence, selon Nietzsche :

« ...C'est seulement parce que l'homme se tient pour libre, non parce qu'il est libre, qu'il ressent le repentir et le remords ». HTH, I, p. 470.

²²⁷ Lenain, (Th.), *Pour une critique de la raison ludique*, Paris, J. Vrin, 1993, p. 19.

²²⁸ Lance, (P.), *Au-delà de Nietzsche*, Paris, L'Ere nouvelle, 1992, p. 126.

N'est libre que celui qui agit en conséquence. Nietzsche, ce grand libérateur, nous apprend que le chemin de la liberté est beaucoup plus difficile que celui de l'esclavage. Le chemin de la liberté est négatif pour autant que celle-ci rejette, brise, nie ce qui était et s'imposait ; positive, la liberté est production du caractère de créateur. Le positif ne peut être atteint sans le négatif²²⁹. L'homme est fait de hauteurs et d'abîmes. Mettre en liberté tous ses instincts peut se révéler dangereux. L'homme qui a autant d'abîmes que de hauteurs n'est pas encore un homme libre, mais un prisonnier qui aspire à la liberté, dit Nietzsche à travers Zarathoustra :

« Tu n'es pas encore libre, tu cherches encore la liberté. Tes recherches t'ont rendu noctambule et trop lucide. Tu veux monter librement vers les hauteurs et ton âme a soif d'étoiles. Mais tes mauvais instincts, eux aussi, ont soif de la liberté. Tes chiens sauvages veulent être libres ; ils aboient de joie dans leur cave quand ton esprit tend à ouvrir toutes les prisons. Pour moi, tu es encore un prisonnier qui aspire à la liberté : hélas ! L'âme de pareils prisonniers devient prudente, mais elle devient aussi perfide et mauvaise ». Z, II, p. 315.

Alors, qui mérite la liberté ? Nietzsche répond :

« Ce n'est qu'à l'homme ennobli que la liberté d'esprit peut être donnée ». HTH, I, p. 954.

C'est également l'avis de Dostoïevski exprimé dans la légende du grand Inquisiteur, un chapitre de son chef-d'œuvre *Les Frères Karamazov*, - réflexion profonde sur le sens de la liberté qui va à l'encontre de la quête de ses héros individualistes.

²²⁹ Jaspers, (K.), *Nietzsche, introduction à sa philosophie*, Paris, Gallimard, 1950, p. 159.

La liberté inutile

Les héros les plus inquiétants de Dostoïevski sont, en effet, des hommes libres, mais qui ne savent plus à quoi employer leur liberté ²³⁰, dit Madaule dans son livre destiné au grand romancier russe. Raskolnikov, Dimitri, Ivan, Mychkine, Aglaïa, Nastassia, Katérina et tous les autres personnages centraux de l'œuvre de Dostoïevski expriment cette idée. Ils brisent leurs chaînes et pourtant cela les rend encore plus malheureux. Dans le brouillard, dans la quête d'eux-mêmes, sans limites et sans but, les héros de Dostoïevski illustrent bien la pensée de Zarathoustra :

« Tu t'appelles libre ? Je veux que tu me dises ta pensée maîtresse, et non pas que tu t'es échappé d'un joug. Il y en a beaucoup qui perdent leur dernière valeur en quittant leur sujétion ». Z, II, p. 331.

Le héros dostoïevskien ne peut pas fuir l'expérience commencée du mal, car dorénavant son salut est dans la liberté de surmonter le mal lui-même ²³¹. Mais il n'est pas assez libre pour cela, il est en quête de liberté. En cherchant les dernières limites de la liberté, le héros de Dostoïevski ne peut rencontrer que la mort. Kirilov dit dans *Les possédés* :

« La liberté sera entière quand il sera indifférent de vivre ou de ne pas vivre ». P. p. 107.

Quel homme en effet, est plus libre que celui qui a décidé une fois pour toutes de disposer de sa propre vie au moindre signe ? Mais ils doivent faire l'expérience du mal avant ce pas final. C'est dans la rencontre de l'homme et du mal que le caractère primordial de la liberté apparaît : elle est plus profonde que l'expérience du mal et a son sens premier non dans l'expérience du mal, mais dans l'expérience de soi ²³². Les personnages de Dostoïevski sont déçus d'eux-mêmes. C'est pourquoi Stravroguine se suicide, Raskolnikov se rend à la justice, Ivan se dénonce lui-même, Dimitri accepte d'expié la peine pour un crime qu'il n'a pas commis. La dimension libre du personnage dostoïevskien

²³⁰ Madaule, (J.), *Dostoïevski*, Paris, Editions Universitaires, 1956, p. 116.

²³¹ Evdokimoff, (P.), *Dostoïevski et le problème du mal*, Fribourg, Odes, 1958, p. 65.

²³² *Ibid*, p. 63.

lui procure le sentiment de la culpabilité, car la destinée est aussi tissée de liberté. Le héros de Dostoïevski est coupable parce qu'il est libre et responsable de son destin, de lui-même et des autres²³³. Il est libre entre l'amour et la haine et il est même libre de ne pas choisir du tout. Telle est sans doute sa liberté la plus épouvantable, celle de l'homme souterrain. En effet, il ne choisit ni l'amour ni la haine²³⁴. Il reste au seuil du mal et en ne faisant pas le mal, il est le plus malheureux de tous les autres héros de Dostoïevski qui ont fait tout simplement un choix philosophique, de la liberté dans la folie plutôt que de l'esclavage dans la raison²³⁵.

C'est de cet esclavage que parle le grand Inquisiteur dans *Les Frères Karamazov* :

«... Tu veux aller au monde les mains vides, en prêchant aux hommes une liberté que leur sottise et leur ignominie naturelles les empêchent de comprendre, une liberté qui leur fait peur, car il n'y a et il n'a jamais rien eu de plus intolérable pour l'homme et la société ! » FK, p. 352.

La liberté fait peur, proclame Dostoïevski à travers les paroles du grand Inquisiteur. La liberté ne nourrit pas et les hommes ont avant tout besoin de nourriture terrestre. Ils ont besoin aussi que quelqu'un leur donne leur portion. Les hommes ne savent pas partager, et c'est pourquoi la liberté est pour eux la plus insupportable des chaînes :

« Aucune science ne leur donnera du pain, tant qu'ils demeureront libres, mais il finiront par la déposer à nos pieds, cette liberté, en disant : 'Réduisez-nous plutôt en servitude, mais nourrissez-nous.' Ils comprendront enfin que la liberté est inconciliable avec le pain de la terre à discrétion, parce que jamais ils ne sauront le répartir entre eux ! ». FK, p. 353.

²³³ Rolland, (J.), *Dostoïevski, la question de l'autre*, Lagrasse, Verdier, 1983, p. 147.

²³⁴ Madaule, (J.), *Dostoïevski*, Paris, Editions Universitaires, 1956, p. 119.

²³⁵ Catteau, (J.), *in Dostoïevski*, Paris, Editions de l'Herné, 1974, p. 183.

Dostoïevski continue son sarcasme par rapport aux hommes qui, ayant eu un moment accidentel de liberté, la liberté de demeurer (et non pas de devenir) libres, cherchent désespérément un être aux pieds duquel ils peuvent déposer ce fardeau, leur liberté :

« Car il n'y a pas pour l'homme, demeuré libre, de souci plus constant, plus cuisant que de chercher un être devant qui s'incliner ». FK, p. 354.

Selon Dostoïevski, l'homme est né libre, mais il est incapable de supporter le poids de la liberté :

« Il n'y a pas, je te le répète, de souci plus cuisant pour l'homme que de trouver au plus tôt un être à qui déléguer ce don de la liberté que le malheureux apporte en naissant ». FK, p. 355.

Bien que les hommes naissent tous nus et innocents, le Christ fut le premier à proclamer que les hommes sont tous des frères et tous égaux. Dans un monde composé de maîtres et d'esclaves, sa parole était émancipatrice : elle apportait la liberté et la fraternité. Mais l'homme, selon Dostoïevski, n'est pas mûr pour accueillir son libérateur. Dans la légende, le grand Inquisiteur fait remarquer au Christ que la liberté de choisir est une charge tragique pour l'homme :

« Au lieu de la loi ancienne, l'homme devait désormais, d'un cœur libre, discerner le bien et le mal, n'ayant pour se guider que ton image, mais ne prévoyais-tu pas qu'il repousserait enfin et contesterait même ton image et ta vérité, étant accablé sous ce fardeau terrible : la liberté de choisir ? ». FK, p. 355.

Choisir implique également aimer. On ne peut choisir l'objet de son amour tout en ne sachant pas choisir, n'étant pas libre. L'homme qui n'est pas libre ne peut aimer, résume Dostoïevski :

« Il te fallait un libre amour, et non les serviles transports d'un esclave terrifié. Là encore, tu te faisais une trop haute idée des

hommes, car ce sont des esclaves, bien qu'ils aient été créés rebelles ».
FK, p. 357.

Le grand Inquisiteur de Dostoïevski parle le langage de tous les dictateurs, mais ouvertement. Incapable d'assumer la libre pensée, l'indépendance de l'âme, la connaissance, la foule médiocre court vers les despotes et les supplie : « *savez-nous de nous-mêmes !* ». Paroles tragiques, sanglantes, empreintes de tant de sang, de désillusion et de faiblesse humaine. Le grand Inquisiteur déclame dans *Les Frères Karamazov* :

« Ils se convaincront eux-mêmes que nous disons vrai, car ils se rappelleront dans quelle servitude, dans quel trouble les avait plongés ta liberté. L'indépendance, la libre pensée, la science les auront égarés dans un tel labyrinthe, mis en présence de tels prodiges, de telles énigmes, que les uns, rebelles furieux, se détruiront eux-mêmes, les autres, rebelles mais faibles, foule lâche et misérable, se traîneront à nos pieds en criant : 'Oui, vous avez raison, vous seuls possédiez son secret et nous revenons à vous ; savez-nous de nous-mêmes !' » FK, p. 360.

Faulkner disait avec tristesse : *No one needs freedom.*

We cannot bear it ²³⁶.

²³⁶ « *Personne n'a besoin de liberté. Nous ne pouvons pas la supporter* ».
Faulkner, (W.), *Collected short stories*, London, Chato & Windus, 1958, p. 133.

Le retour

Ivan rentrait dans son village après dix ans de prison. Quelques-uns de ses compagnons l'avaient embrassé, d'autres l'avaient regardé avec hargne, tristes de le savoir libre, alors qu'ils allaient pourrir encore quelques années dans leurs cellules et peut-être toute leur vie. S'approchant vers la fontaine, Ivan se remémorait les visages qu'il avait laissés derrière et essayait d'imaginer ceux qu'il trouverait dans son village natal. Dix ans, c'était beaucoup. Peut-être que les gens ne se rappelaient plus de lui. Tant mieux, pensa Ivan. Il avait trop réfléchi en prison, loin du monde extérieur, avec lequel il avait coupé toute relation. De honte.

Oui, il avait honte d'avoir un jour suivi son oncle, un combattant du Front National. Ivan était très jeune, il venait de se marier et ne s'occupait pas de politique. C'était un bon paysan. Sa porte était toujours ouverte pour les communistes et pour leurs adversaires. Mais cette nuit funeste, quelques jours après sa noce, l'oncle l'avait entraîné et lui avait fait cadeau d'un fusil. Après avoir marché toute la nuit dans le noir, le matin ils étaient pris au piège par les partisans. Ivan avait tiré à l'aveuglette. Et ce tir lui fut fatal : il avait transpercé le cœur d'un de ses camarades d'enfance, du même village que lui, commandant devenu une légende de son vivant, malgré le jeune âge. Quelques jours plus tard, la guerre finie, Ivan était allé en prison pour avoir tué le plus héroïque des martyrs. Et voilà, près de la fontaine du village, le buste en bronze de son camarade d'enfance le défiait. Ivan avait soif, mais la vue du buste lui créa le vertige. Il faillit tomber.

Un garçon de dix ans passant par là, s'approcha de lui et le retint. Ivan remercia à voix basse. Il regarda les yeux du garçon qui lui parurent familiers et lui demanda :

- Qui est ton père ?

- Je ne le connais pas, il est en prison, répondit le garçon d'une voix indifférente.

Ivan faillit de nouveau tomber.

- Il a tué le héros de notre village, continua le garçon en lui montrant le buste. Avrai dire, je ne voudrais pas le connaître.

Ivan s'assit pour ne plus tomber. Il regardait ce garçon d'un air hébété : il était de taille moyenne, plutôt beau, avait des yeux graves et portait un cartable.

- Est-ce que tu aimes l'école ?

- Maintenant oui, parce qu'on a un nouveau maître venu de la ville, mais avant...

- Tes camarades de classe se moquaient de toi ?

Le garçon le regarda droit dans les yeux.

- Tu n'es pas de notre village, comment tu sais ça ?

Ivan caressa les cheveux du garçon avec tendresse.

- J'imagine.

- Ce n'est pas facile d'être le fils d'un traître. Mais ma mère dit que je ne lui ressemble pas.

Evidemment, sa mère mentait. Ivan sortit une cigarette de sa poche et l'alluma. Il tira fort sur sa cigarette et toussa.

- Le maître dit qu'il ne faut pas fumer, surtout quand on est malade, comme toi.

Oui, Ivan était malade, malade d'un mal encore inconnu.

- Tu aimes beaucoup le maître ?

Le visage du garçon s'alluma.

- Oh, oui. Avant, on me frappait, on me crachait dessus chaque jour. Je me battais tout le temps et ne savais ni lire, ni écrire, ni compter. La seule chose que j'avais apprise à l'école c'était l'infamie que mon père avait commise. Ma mère ne m'en avait jamais parlé.

Ivan essayait de retenir ses larmes.

- Et maintenant ?

- Maintenant tout a changé. Je suis devenu premier de classe. Le maître a dit que personne ne choisit ses parents.

- Alors ce maître a changé ta vie.

- Oui, et la vie de ma maman.

Ivan écrasa sa cigarette.

- Comment ça ?

- Le maître est veuf, continua le garçon. Il est venu dans notre village car un de ses fils, il en a deux, avait des problèmes de santé. Maman s'en est occupée. Ils habitent près de chez nous et bientôt on vivra tous ensemble.

- Mais si ton père revient un jour ? demanda Ivan.

- Il est en prison pour la vie. De toute façon, maman ira la semaine prochaine demander les papiers du divorce.

Le garçon le regarda avec méfiance, de peur d'en avoir trop dit. Puis, il se souvint de quelque chose.

- Je suis en retard pour la leçon de gymnastique. Et toi, est-ce que tu vas mieux ?

- Oui.

- Alors au revoir. Bonne route.

- Comment t'appelles-tu ? murmura Ivan, mais le garçon était déjà parti en courant.

Ivan sortit une autre cigarette et regarda de nouveau le buste. « De nous deux, tu es le plus chanceux » dit-il au héros. « Je suis enterré vivant et dans la honte, tandis que toi, tu es enterré mort et dans la gloire ». Puis il regarda le village qui s'étendait à ses pieds. Au milieu des maisons devait être la sienne. Non. Il n'en avait plus. En vain il avait espéré expier sa faute par une bonne conduite, en vain il avait rêvé de liberté. Le monde entier serait pour lui désormais une prison. Et s'il y avait un endroit où Ivan pourrait se sentir un peu moins coupable, donc un peu plus libre, c'était la prison d'où il venait de sortir. Là, il avait sa place, son lit. Il jouissait aussi d'un certain respect, le respect qu'on doit à celui que le sort a maltraité. Les gens libres étaient encore plus cruels que les prisonniers.

Ivan rebroussa chemin. Il sortit du village et arrêta un camion qui allait en ville. Les camarades de prison seraient abasourdis de son retour. Les larmes qu'il avait retenues jaillirent de ses yeux secs depuis dix ans. Maintenant il avait une raison pour pleurer. Il avait aussi une raison pour s'aimer.

La liberté conquise

La plus grande liberté à laquelle l'homme peut aspirer est la liberté vis-à-vis de soi-même. Assumer ses actes, ne pas en fuir les conséquences. Choisir sa voie. Donner naissance à ses propres pensées. Cela sous-entend en premier lieu s'accepter. C'est pour Nietzsche ne pas avoir honte de soi-même. Aphorisme célèbre qui reste toujours d'actualité :

« Quel est le sceau de la liberté conquise ? - Ne plus avoir honte de soi-même ». GS, II, p. 164.

Pour arriver à cette hauteur la route est interminable et pénible. Parce qu'il était l'esprit libre, Nietzsche savait que la liberté de l'esprit n'est pas un confort, mais une grandeur que l'on veut et que l'on obtient de loin en loin par une lutte épuisante²³⁷. Nous devons quelquefois lui sacrifier nos plus grands amours. Lorsque la liberté d'âme est mise en péril par l'être le plus cher et qu'il faut choisir, Nietzsche préfère de loin la liberté :

« Indépendance de l'âme ! - C'est de cela qu'il s'agit ici ! Aucun sacrifice ne peut être trop grand, il faut pouvoir sacrifier à cette indépendance son ami le plus cher, fût-il l'homme le plus superbe, l'ornement du monde, le génie sans égal - je veux dire lorsque l'on aime la liberté, en tant que liberté des grandes âmes, et que par l'ami cette liberté est mise en danger ... » GS, II, p. 110.

Selon Zweig, la grandiose indépendance de Nietzsche ne nous apporte pas en don une doctrine, mais une atmosphère, l'atmosphère infiniment claire d'une limpidité supérieure et pénétrée de passion²³⁸. Et cette passion veut que l'esprit se tienne ouvert à toutes les possibilités, léger et dansant sur les abîmes sans jamais pouvoir y tomber. Nietzsche peint cette image dans *Le Gai Savoir* :

« ...Il y aurait lieu d'imaginer, au contraire, une joie et une force de souveraineté individuelle, une liberté du vouloir, où l'esprit abandonnerait toute foi, tout désir de certitude, exercé

²³⁷ Camus, (A.), *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 94.

²³⁸ Zweig, (S.), *Nietzsche, le combat avec le démon*, Paris, Stock, 1993, p. 144.

comme il l'est à se tenir sur les cordes légères de toutes les possibilités, à danser même au bord de l'abîme. Un tel esprit serait l'esprit libre par excellence » GS, II, p. 121.

Une des formes de liberté, et pas la moindre, c'est la liberté de création artistique. Pour Jaspers, la liberté de la production de soi-même n'est rien d'autre que l'activité créatrice²³⁹. Nietzsche revendique le plaisir du jeu enfantin qui place l'homme au-dessus de la quotidienneté et lui assure une liberté au-delà du sérieux, une liberté dansante, naturelle et bienheureuse :

« ...Nous avons besoin de tout art pétulant, flottant, dansant, moqueur, enfantin et bienheureux pour ne pas perdre cette liberté qui nous place au-dessus des choses et que notre idéal exige de nous ». GS, II, p. 119.

Mais qu'est-ce que la liberté ? Dostoïevski répond par la bouche de son héros dans *L'adolescent* :

« ...La conscience solitaire et tranquille de sa force ! Voilà la définition la plus complète de la liberté, celle que le monde enfin se tue à découvrir. La liberté ! » AD, p. 171.

Alors que pour Nietzsche la liberté, c'est vouloir assumer ses responsabilités. Au-delà du remords et du repentir. Au-delà des préjugés. Au-delà de tout ce que les autres croient, veulent, exigent :

« Car, qu'est-ce que la liberté ? C'est avoir la volonté de répondre de soi ». CDI, II, p. 1013.

Le mérite de Nietzsche consiste en ceci qu'il a osé dire à haute voix ce que les autres ne se disaient qu'en eux-mêmes, ce que les autres n'osaient pas même se dire ainsi²⁴⁰. Lorsqu'on prend contact avec ses livres on respire un air unique, transparent et vif, un air pour les cœurs robustes et les libres esprits. Toujours la liberté est le sens final de Nietzsche - le sens de sa vie et celui de

²³⁹ Jaspers, (K.), *Nietzsche, introduction à sa philosophie*, Paris, Gallimard, 1950, p. 156

²⁴⁰ Chestov, (L.), *L'idée de bien chez Tolstoï et Nietzsche*, Paris, J. Vrin, 1949, p. 202.

sa chute ²⁴¹. Et c'est pourquoi Nietzsche s'écrie dans *Humain trop humain* :

« ...Nous sentons dans l'appel de la liberté l'instinct le plus prononcé de notre esprit ». HTH, I, p. 774.

Pour un homme libre comme Nietzsche, la plus grande souffrance c'est de voir les autres prisonniers :

« ...Je ne veux pas savoir d'esclaves autour de moi ». HTH, I, p. 955.

Dostoïevski également rejoint cette pensée. Ivan déclare dans *Les Frères Karamazov* :

« ...C'est un bonheur médiocre de parvenir à la liberté parfaite, quand des millions de créatures demeurent toujours disgraciées, trop faibles pour user de leur liberté ». FK, p. 363.

Dans *Les Frères Karamazov*, la liberté parfaite, au sens moral, se confond avec la maîtrise de soi. Mais il y a beaucoup d'hommes qui ne possèdent pas cette vertu et demeurent infirmes pour se servir de leur liberté :

« Le monde a proclamé la liberté, ces dernières années surtout ; mais que représente cette liberté ? Rien que l'esclavage et le suicide ! Car le monde dit : "Tu as des besoins, assouvís-les, tu possèdes les mêmes droits que les grands, et les riches. Ne crains donc pas de les assouvir, accroís-les même" ; voilà ce qu'on enseigne maintenant. Telle est leur conception de la liberté. Et que résulte-t-il de ce droit à accroître les besoins ? Chez les riches, la solitude et le suicide spirituel ; chez les pauvres, l'envie et le meurtre, car on a conféré des droits, mais on n'a pas encore indiqué les moyens d'assouvir les besoins ». FK, p. 425.

Avoir des droits sans avoir des moyens, souligne Dostoïevski, repousse les limites de la liberté hors des frontières de l'homme libre : vers le crime.

²⁴¹ Zweig, (S.), *Nietzsche, le combat avec le démon*, Paris, Stock, 1993, p. 144.